L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE MATIN, 5 MARS.

Une première représentation

AUX FRANÇAIS.

.....Le premier acte commence. Les vers, grisâtres et sans relief, s'étendent sur l'intrigue comme l'ombre du soir sur une plaine rose. Nous sentons bientôt les graviers de la somnolence se glisser entre nos cils, que nous avons peine à délier; nos paupières s'alourdissent et, peu à peu, la pièce s'efface devant nous et disparaît entièrement. Prévoyant une lutte pénible, nous pensons à quitter le théâtre et à regagner prudemment notre maison; mais nous sommes retenu à notre place par notre devoir de critique, et aussi par un motif moins austère. La femme dont nous sommes follement épris est là dans une loge de galerie, et nous devons, après la pièce, la reconduire chez elle. Nous restons donc, et nous entreprenons un combat devant lequel pâlira plus d'une bataille célèbre. Lecteur, n'as-tu jamais dû pris, au spectacle, de ce sommeil irrésistible, tenace, inptoyable, inévitable, qui se pose brusquement sur les yeux comme un éteignoir sur une bougie? C'est ce sommeil que nous osons affronter. Le duel commence. Le début ne nous est pas très favorable. Nous sommes absolument plongés dans les lointaines profondeurs du rêve, quand le premier acte finit.

....Par instants nous nous réveillons en sursaut; nous saisissons distinctement un mot ou une syllabe, et nous tâchons de raccrocher à cette syllabe insaisissable, le fil lâche de notre intelligence; nous pensons à celle qui nous possède, nous la regardons, mais même cette chère étoile ne sauve pas le naufrage du sommeil: nous employons les moyens les plus énergiques, nous nous tirons la barbe, nous nous donnons des coups de pied dans les jambes, nous meurtrissons les poignets, nous allons même jusqu'à applaudir, mais nous avons à peine la force de rapprocher nos deux mains, et nos bras retombent découragés.

Le second acte terminé, nous sautons brusquement hors de l'orchestre; sans nous inquiéter de ceux que nous bousculons, nous enjambons l'escalier, nous nous rions dans le foyer, nous ouvrons une fenêtre, et, nous promenant sur l'étroite galerie, nous recevons la pluie à verse. Nous restons là, pendant tout l'entracte, tête nue, et jouissant délicieusement des grosses gouttes qui nous entrent dans le dos.

Troisième acte.—Au coup de sonnette, nous retournons à notre stalle, humide, les cheveux collés sur les tempes, ruisselant, et comptant bien que nous avons amassé une provision de fraîcheur suffisante pour contenir cette fois l'endormant chaleur du sang. Mais toute cette eau produit précisément le contraire de ce que nous attendions. Après quelques grelottements, la température élevée de la salle réchauffe nos hardes; nous nous mettons à fumer comme un bain de vapeur, et nous éprouvons cette impression de bien-être qu'on éprouve dans l'eau tiède. Nous nous assoupissons doucement, et nous reconnaissons avec désolation qu'il va en être du troisième acte comme des deux autres. Alors, il nous passe par la tête une de ces idées qui ne viennent que dans les moments désespérés. Nous concevons une résolution suprême et comparable à ce que l'antiquité a de plus hasardeux et de plus décisif.

Il nous vient l'atroce pensée d'ôter nos bottes!

Nous sentons vaguement que nous avons un pantalon à sous-pieds cousus et des bottes justes, et que, nos bottes ôtées, il nous sera impossible de les remettre, car il nous faudrait pour cela défaire notre pantalon, ce qui n'est guère exécutable en pleine salle de spectacle, surtout un soir de première représentation au Théâtre-Français, devant l'élite de la capitale et de la civilisation. Nous déboutonnons notre pantalon pour qu'il tombe un peu, nous faisons glisser—non sans peines—nos deux pieds de nos bottes, et, enfin, cet expédient héroïque nous réveille tout à fait.

Nous ne craignons plus de nous rendormir. Nous commençons même à réfléchir avec quelqu'inquiétude aux conséquences de notre action. Nos idées s'éclaircissent, nous envisageons notre position étrange avec un trouble où se mêle le repentir. Comment ferons-nous pour sortir du théâtre? Traverserons-nous la foule élégante et parée dans cet état, traînant après nous des pieds inexplicables? D'ailleurs, impossible de faire remonter et de rebouttonner notre pantalon entraîné par nos bottes. Nous ne pourrons donc nous lever avant le moment où il n'y aura plus personne dans l'orchestre. Alors une horrible réflexion nous saisit aux entrailles. Cette femme dont nous sommes épris, comment irons-nous la prendre dans sa loge? Manquerons-nous ce bonheur si longtemps sollicité! Si nous ne la reconduisons pas, un autre la reconduira, et, désespoir! nous n'ignorons pas qu'elle est plus jolie que fidèle. Elle aura même cette fois une excuse, elle qui n'a pas besoin d'excuse; elle croira que nous l'avons délaissée, et elle nous reprochera sa faute.

Justement, nous entendons un bruit dans la loge, nous tournons la tête, et nous voyons entrer et s'asseoir près d'elle notre rival, celui que nous haïssons, celui qui a sur nous toutes les supériorités, qui est riche, qui est chauve, qui a du ventre, qui est bête. Elle voit notre désespoir, elle nous rassure d'un sourire; elle se souvient de sa promesse, c'est notre bras qu'elle aime, et non ce bras bête et chauve. Nous lui répondons par un regard consterné, qu'elle ne comprend pas et qui veut dire: pas de bottes! Nous essayons de nous rechausser: nous empoignons la tige de notre botte droite à travers notre pantalon; nous tirons de toutes nos forces; rien ne bouge; nous tirons, notre figure s'empourpre, la sueur nous inonde: peine inutile, notre pied n'entre pas. Nous concentrons toute notre vigueur d'homme et d'amoureux; nous déployons d'une main convulsive notre pantalon et notre tige et nous faisons un effort si énorme que le drap se déchire en deux morceaux à la hauteur du mollet.

Le morceau inférieur tombe sur notre talon, et le supérieur sante à notre genou, ce qui montre entièrement notre jambe, dont notre pantalon noir fait ressortir la blancheur, hélas! éblouissante.

Écrasé sous cette catastrophe, nous nous résignons et nous croisons les bras avec une rage concentrée. Nous regardons fixe, vers à vers, cette comédie qui nous paraissait auparavant si lente et qui nous paraît maintenant si rapide: nous regrettons qu'elle n'ait que trois actes, nous voudrions qu'elle en eût quarante, nous voudrions qu'elle durât toujours! Jamais dénouement ne nous a causé une émotion aussi poignante.

La toile tombe! On nomme l'auteur au milieu d'applaudissements frénétiques. Le public sort. L'instant est venu! nous osons bougeons pas. Lugubre, blême, la jambe droite repliée sous la jambe gauche, nos mains serrées sur notre ventre pour masquer le bâillement de notre culotte, nous ressemblons à un homme qui a la colique. Nous gênons la circulation, on nous bouscule, on nous foule les pieds: les plus polis, dans leur attention à ne pas marcher sur les pieds de nos bottes, nous adressent nos vrais pieds! Mais nous n'en sommes encore rien; nous n'avons de sens et d'âme que pour la loge où notre bien-aimée nous attend.

L'orchestre se vide, et nous restons seul comme un rocher quand la mer s'est retirée; nous commençons même à réfléchir avec quelqu'inquiétude aux conséquences de notre action. Nos idées s'éclaircissent, nous envisageons notre position étrange avec un trouble où se mêle le repentir. Comment ferons-nous pour sortir du théâtre? Traverserons-nous la foule élégante et parée dans cet état, traînant après nous des pieds inexplicables? D'ailleurs, impossible de faire remonter et de rebouttonner notre pantalon entraîné par nos bottes. Nous ne pourrons donc nous lever avant le moment où il n'y aura plus personne dans l'orchestre. Alors une horrible réflexion nous saisit aux entrailles. Cette femme dont nous sommes épris, comment irons-nous la prendre dans sa loge!